



Bûcher préparé pour la *San Giuseppe* © Fabio Sgroi

Une ville normale, *ma non troppo* !

Palerme, cité “sauvage et archaïque”, dont les “printemps” sont incertains...

MARCELLO BENFANTE*

Quando il se réveilla, le dinosaure était encore là.
Augusto Monterroso

Palerme reste encore pour moi une ville indéchiffrable. Et pourtant, j’y suis né et j’y ai grandi, c’est ici que je vis et que, probablement, je mourrai. Forcément il m’a fallu apprendre son ironie mordante, interpréter ses silences éloquentes, déjouer l’ambiguïté de ses symboles, traduire sa mimique tantôt compassée tantôt grossière, mesurer ses hyperboles, sa logorrhée de barreau et ses sophismes, me méfier de ses diminutifs euphémiques, rabaisser son orgueil, marchander dans ses souks, soupeser ses bluffs, évaluer à chaque fois le réel degré de danger de sa violence implicite ou explicite, de ses menaces manifestes ou sous-entendues.

Je passe en revue mentalement les lions qui trônent, ronflants, devant le *Teatro Massimo*, ceux qui gardent, placidement, l'entrée du Parc de la *Favorita*, ceux qui sont fièrement allongés aux angles de la place *Pretoria*, ceux qui, de la *Villa Giulia*¹, scrutent avec méfiance la mer, l'imposant lion aux pieds de l'immanquable monument à Garibaldi. Et je repense aussi aux lions des mosaïques byzantines et normandes, presque dansants dans leur stylisation raffinée ; mais je n'arrive pas à en tirer l'image d'une ville royale, soutenue par une force aussi noble qu'ancienne. Il me semble que ces lions reposant entre les palmiers des jardins assoiffés, fouettés par des vents poussiéreux et torrides, sous un soleil qui, trop souvent, est implacable et traître, me renvoient la même intuition qui, il y a à peu près quatre-vingts ans, traversa l'esprit de Bruno Barilli² : "Un désert où les lions bougeaient lents et stupéfaits."

1 Un grand hôtel de Palerme.

Une ville qui dort, comme sous l'opium d'"effluves stupéfiants" qui s'enflamment et vous étouffent, sous un ciel safrané où les crinières de ces "nuits de lion" deviennent phosphorescentes.

2 Musicien et écrivain italien (Fano 1880 – Rome 1952)

Suggestion onirico-poétique saisie, sur un ton démystifié et désillusionné, par Leonardo Sciascia. Il y lut le "*hic sunt leones*" d'anciennes cartes géographiques représentant des terres inexplorées et mystérieuses : une "ville-désert" qui a avalé sa petite rivière, en l'enterrant à côté des mystères et des

Une ville qui dort, comme sous l'opium d'"effluves stupéfiants" qui s'enflamment et vous étouffent, sous un ciel safrané où les crinières de ces "nuits de lion" deviennent phosphorescentes.

cadavres plus ou moins "exquis", et où les lions en pierre des faites de sa gloire ne se réveilleront jamais, comme ceux d'Eisenstein dans *Le Cuirassé Potemkine*, si ce n'est de manière ébahie et étonnée.

Moi, je crois plutôt que ces félins blottis et sournois, doux et paresseux, statiques dans leur grandiloquence laconique, sont toujours sur le point de faire un bond pour mettre en pièces leur proie. Ainsi m'apparaît, encore, Palerme : une ville apparemment calme et somnolente qui exprime une violence latente, enfouie, retenue, une tendance tenace à la régression barbare qui résiste avec une obstination stupide aux vagues de renouvellement et d'assainissement qui se sont pourtant suivies ces derniers temps.

Je m'attends toujours à un coup de patte funeste de cette ville encore, en bonne partie, sauvage et archaïque. Je crains (pas pour moi, ça va sans dire, mais pour les héros de cette terre malheureuse qui en a tant eu besoin) une embuscade traîtresse et ignoble dans un recoin, non de l'une de ces plaques qui commémorent les morts de l'anti-mafia. Je me méfie de ce calme apparent qui, aujourd'hui, règne dans la ville grâce à la restauration berlusconienne ; je sais que la mafia est en train de serrer ses rangs ou qu'elle les a déjà serrés ; je sais (à la manière de Pasolini) qu'elle gouverne, qu'elle administre, qu'elle contrôle, qu'elle impose sa *pax* totalitaire, qu'elle s'est camouflée ; qu'elle a mis, pour l'instant, de côté la mitraille et le TNT pour œuvrer avec l'ancienne discrétion, avec cette modération prudente qui lui est consentie, comme dans le passé, par les couvertures politiques les plus opportunes. Mais je sais aussi que, quand il le faudra, elle saura à nouveau être terrible, féroce, impitoyable. Comme toujours.

Cela ne signifie pas que l'holocauste de Falcone et de Borsellino dans les terribles massacres de 1992 (jamais aussi audacieux et éclatants), que la mobilisation des citoyens (jamais aussi massive), que la réaction des magistrats et des forces de l'ordre (jamais aussi incisive), que l'indignation des consciences libres (jamais aussi sincère et passionnée), que la dénonciation de l'intelligentsia et d'une part importante des médias (jamais aussi ouverte et courageuse), que l'intervention rééducative dans les écoles et dans les paroisses (jamais aussi profondément enracinée en même temps qu'institutionnelle), aient été vains. Il y a eu un véritable renouveau – et non une “renaissance”, pour l'amour de Dieu ! Une révolte – et non une révolution, évidemment ! – a vraiment éclaté dans cette ville, historiquement aussi facile à soulever, mais aussi rapide à rentrer dans le rang, à étouffer ses insurrections et ses meneurs. Ce “printemps”, dont le maire Leoluca Orlando était à la tête, a vraiment fait éclore mille fleurs, même si beaucoup d'entre elles, et même trop, se sont fanées. Il a renouvelé les espoirs, il a mis en branle la rénovation et l'assainissement de la ville, bien qu'avec une lenteur et des limites en contradic-

Il y a eu un véritable renouveau – et non une “renaissance”, pour l'amour de Dieu ! Une révolte – et non une révolution, évidemment ! – a vraiment éclaté dans cette ville, historiquement aussi facile à soulever, mais aussi rapide à rentrer dans le rang, à étouffer ses insurrections et ses meneurs.

tion nette et agaçante avec le battage promotionnel.

Le centre historique, même si c'est de manière non uniforme, a fait l'objet de remarquables interventions de restauration et de récupération qui ont engagé un cercle vertueux, brisant une longue histoire de démolitions, d'écroulements, d'abandons, d'additions inutiles, d'occupations abusives et de vandalismes...

Beaucoup d'objectifs importants ont été atteints : la réouverture, après un quart de siècle, du *Teatro Massimo*, la récupération du complexe monumental du XVI^e siècle *Lo Spasimo*, qui était devenu une décharge, la création d'un jardin public sur la promenade du bord de mer, très abîmé auparavant, mais qui hésite aujourd'hui à redevenir un terrain vague. Beaucoup d'autres – il est vrai – ont été ratés ou décalés, et nombre de problèmes restent encore sur le tapis : la circulation, la pollution, l'élimination des déchets, pour n'en citer que quelques-uns. Si, d'une manière générale, la culture a été relancée et revitalisée, les occasions perdues dans ce domaine ne manquent pas non plus : le grand terrain des *Cantieri culturali alla Zisa*, par exemple, est resté une énorme œuvre inaccomplie qui semble destinée à l'autodestruction et à rechuter dans cette condition d'obsolescence archéo-industrielle dont on l'avait tirée.

Orlando, malgré toutes ses limites, qui découlent fatalement de sa formation au sein de la Démocratie chrétienne, a indéniablement été un bon maire, un administrateur efficace et, surtout, un leader charismatique capable d'entraîner le peuple, de séduire la bourgeoisie, d'envoûter les intellectuels et d'inverser cette tendance insensée au “sac” de Palerme, à la spéculation démentielle dans le secteur du bâtiment, à la destruction de son patrimoine artistique et monumental, à l'effacement de sa mémoire même, bref tout comportement qui avait caractérisé les conseils municipaux à partir des années cinquante.

C'est à sa formidable capacité de communiquer des mots d'ordre (même s'ils sont souvent banalisés en faciles slogans démagogiques), à son emprise extraordinaire et à son impact sur l'imaginaire collectif que l'on doit en grande partie la poussée d'orgueil contre la mafia et contre la Démocratie chrétienne qui a fait ressurgir, quoique le temps d'une saison éphémère, une ville longuement humiliée et meurtrie, mise à genoux et tourmentée par un comité d'affaires sans scrupule.

Les conseils municipaux dirigés par Orlando ont obtenu des résultats remarquables, autant pratiques que symboliques, partiellement annihilés dans la perception générale de l'opinion publique par un usage excessif et insistant de la métaphore qui a donné à ses détracteurs l'occasion de soutenir que son soi-disant "*new deal*" n'était que rhétorique, vaine gloire et – dans le meilleur des cas – travail publicitaire.

Néanmoins, on pourrait répliquer que cette redéfinition de l'image que Palerme avait d'elle-même (et surtout qu'elle donnait à voir, autant en Italie qu'à l'étranger) a eu un réel retour économique, grâce à une forte impulsion au tourisme.

Grand chef d'orchestre de cette reconversion culturelle de Palerme, Orlando a été, parfois, un demiurge funeste : il a phagocyté la société civile, faisant en sorte qu'elle lui délègue (avec une complicité passive) toute la responsabilité de la "renaissance" de la ville ; il a coopté les intellectuels dans sa "cour" en pratiquant une politique-spectacle certes fascinante, mais aussi dépensière, baroque, vide et fallacieuse : un trompe-l'œil. Il a centré sur lui toute la dynamique sociale de manière narcissique, avec pour résultat de la bloquer, de l'abstraire, de la pervertir et de la faire régresser, brûlant ainsi toute possibilité de développement et d'affirmation de nouveaux sujets politiques.

Cette personnalisation, illusoire toute-puissance, a été très pernicieuse. A force de rabâcher le rêve d'une ville enfin "normale", plutôt qu'"européenne", Orlando a obtenu que la normalisation la plus farouche regagne du terrain et revienne au pouvoir.

Camouflé et aminci, le nouveau conseil municipal semble aujourd'hui vouloir rester sur une position attentiste et anodine. Toutefois, la restauration avance encore, rampante et sournoise. Alors qu'au plan national elle prend les tons du Grand Frère³, avec la prétention de réécrire l'histoire de notre pays, à Palerme, personne n'a encore osé (ce n'est, d'ailleurs, pas nécessaire) réhabiliter Ciancimino et Lima, les maires du massacre insensé du centre historique et de la Conque d'or, ou présenter le "sommeil" apathique de la ville sous la lumière dorée de la modernisation rationnelle. Il suffit à la nouvelle (comme à la vieille) classe dirigeante de la ville de gérer avec morgue une ordinaire "Réaction".

A nouveau orpheline, avec la défaite et la sortie de scène d'Orlando, la société civile palermitaine, égarée et désunie, la "classe moyenne réfléchie", a eu enfin un mouvement de fierté et de nerfs après un état d'épuisante contumace, un coup de reins et de talons après s'être enfoncée, une réaction de non-résignation et de sacro-sainte intolérance. Elle lance des proclamations, rédige des affiches, joute à nouveau dans les carrousels, appelle (nombreuse, enflammée et affolée) au rassemblement autour de valeurs basiques comme la défense de

VILLE DE NUIT

Ville sombre et déserte.

Arbres et lanternes dormant debout.

Les grues rauques du port aux bras rouillés dorment, elles aussi.

Seuls quelques tuyaux d'écoulement, quelque part, gargouillent, grondent, chantonnet, émettent de petits rots intermittents.

Seules les voitures blanches sautent aux yeux, à cette heure.

Sautent aux yeux et rebondissent.

C. C.

³ Si Benfante se réfère évidemment à Orwell, c'est plus précisément un renvoi à une émission populaire d'une chaîne de Berlusconi, "Il grande fratello", équivalent italien de "Loft story", dont il s'agit ici.

la justice ou de l'Etat de droit, et cherche de nouveaux maîtres, ou plutôt des "professeurs", comme si l'on pouvait résoudre les problèmes *ex cathedra*. Mais c'est un sursaut tardif, c'est comme fermer l'étable une fois que les bœufs se sont enfuis. Et surtout, c'est un chaudron ambigu, contradictoire, où il y a de tout, où le nouveau se mélange avec le vieux, les forces émergentes avec les dinosaures (les "bureau-mafio-saures"), les candides avec les zombies, le désir

sincère d'un changement radical avec l'opportunisme hypocrite de ceux qui se doivent d'être présents toujours et partout.

La "passion" de Palerme a-t-elle alors été un "renaître" pour mourir ? A-t-elle été une éternelle crucifixion ? Il n'y a peut-être pas de raison pour être aussi pessimiste, mais le temps des triomphalismes et des flatteries faciles est fini : la ville a changé de visage, ses ghettos sont moins honteux, ses laideurs se sont atténuées, son désespoir a été occulté ou édulcoré, ses nuits sont plus vivantes, son commerce, légal ou illégal, plus actif. Cependant elle est en train de perdre son identité, son histoire, son cœur méditerranéen et multi-ethnique, ranimé seulement en partie par les immigrés extra-communautaires. Un vieux proverbe disait – à propos d'une chose impossible – qu'elle arriverait le jour où les dalles du marché de la *Vucciria*, sans cesse arrosées par les marchands de poissons et de légumes, auraient séché. Et bien, aujourd'hui, l'anti-miracle s'est réalisé et les rues du glorieux marché sont désormais sèches

et quasiment désertes. Synonyme de confusion animée, la *Vucciria* (bien qu'immortalisée par Guttuso dans un vilain tableau) se meurt, et les autres marchés populaires dépérissent eux aussi, souffrant d'une crise peut-être irrévocable. Tout ce qui a été fait de bien n'a pas été bien utile, alors que le retour des maux anciens semble pouvoir nuire de façon absolue.

C'est pourquoi il me semble que les lions hagards et stupéfaits de Barilli et de Sciascia sont, au bout de compte, les mêmes immuables et éternels guépards, rendus peut-être plus méchants et moins fatalistes par la perspective historique, probablement unique, de rendre la ville à son passé le plus sombre après les feux de la rampe (ou devrait-on dire du cirque ?) de l'orlandisme.

TRADUCTION : DEBORAH PUCCIO.

* Marcello Benfante est né à Palerme en 1955. Enseignant, il a commencé son activité journalistique en 1980. Il est actuellement éditorialiste et critique littéraire pour les pages palermitaines du quotidien *La Repubblica*, collabore à *Lo Straniero*, mensuel dirigé par Goffredo Fofi, et fait partie de la rédaction de la revue palermitaine *Segno*.

Il a notamment publié *Parabola del Signor Nino*, récit, dans l'anthologie *Luna nuova, Cattivi pensieri di un insegnante meridionale*, essai, (tous deux parus en 1997 aux éditions Argo à Lecce, et édités par G. Fofi). En mars 2000, sa nouvelle "Cattivi si nasce" (*Linea d'ombra*, parue en 1994) a été mise en scène à La Spezia par l'Association culturelle *Le metamorfosi dell'acqua*, et interprétée par l'acteur Alessandro Albertini.

CHAUFFEURS

"Les seuls gens que j'aime pas, c'est les gitans.
Les animaux, les femmes, les enfants : pour moi,
c'est tous des gens humains, ils sont tous pareils.
Tout le monde a sa dignité.
Mais pas les gitans.
Il y a que ceux qui veulent être bizarres qui sont
différents."

Chauffeur du 806, le 30 juillet 2001. (Barbichette,
barbe courte et soignée. Petits yeux inexpressifs et
tignasse de fourrier teutonique.)

"Les mecs, Palerme, ça me tue."

Chauffeur du 806, le 11 juillet 2001. (Tête gaie et
moite, rondelette. Lunettes assez épaisses.
Aisselles assez ruisselantes.)

C. C.
